

Témoignage

oooooooo

Une histoire vraie

oooooooooooo

Jean Poquet

- Novembre 1964 -

UNE HISTOIRE VRAIE

oooooooooooo

**« L'Éternel l'a donnée,
L'Éternel l'a ôtée ;
Que le Nom du Seigneur soit béni. »**

- Job : chapitre1, verset 21 -

Le récit qui va suivre est véridique. Les scènes qui y sont rapportées ont été vécues par le soussigné ou par ses proches.

Il m'a été demandé de l'écrire; si je me décide à le faire, c'est uniquement parce que je pense que l'exemple de la fillette dont il va être question peut être un témoignage pour d'autres enfants et un réconfort pour les parents.

Si ce récit semble quelque peu dilué, c'est afin de le rendre plus intelligible et, en particulier, afin de situer l'évènement essentiel dans son cadre réel, pour que toute la gloire rejaillisse sur notre Père céleste en Jésus-Christ.

oooooooooooo

Je vivais heureux à Alger, avec ma femme et notre petite fille Evelyne-Odile, que Dieu nous avait « prêtée » quelques mois auparavant.

J'avais une bonne situation, qui promettait de bien s'améliorer encore. Comme tous les parents nous faisons des projets concernant la petite Evelyne qui, en remplissant notre maison de son babil, faisait notre joie constante.

Dans l'église, dont j'étais secrétaire-trésorier, je m'occupais en particulier des jeunes, étant responsable de la « ligue de la Jeunesse. » En somme, tout allait pour le mieux !

Hélas, la maladie s'abattit brutalement et désintégra littéralement notre foyer : Ma chère épouse, menacée de tuberculose aigüe grave, était

condamnée par le corps médical : A vues humaines, sa mort devait intervenir dans trois mois au plus !

Le docteur de la famille nous conseilla de la conduire chez ses parents, habitant Djidjelli, petit port de mer situé à 350 kilomètres d'Alger. Mais, sur ordre impérieux du docteur de Djidjelli, il fallut aussitôt la conduire à Texenna, station estivale de montagne, située à 25 kilomètres de là.

Il est inutile de préciser que la petite Evelyne, qui avait neuf mois, fut aussitôt séparée de sa maman qui, dès lors, ne la vit que très rarement. Quand à moi, je repartis à Alger où m'appelaient mes occupations, et où je retrouvai mon petit appartement... vide.

Dès cet instant je perçois, plus distinctement, de nombreux points lumineux : délivrances, réponses à la prière, joies dans l'épreuve, me montrant abondamment combien Dieu est bon et fidèle à Ses promesses.

Pourtant, il semblait bien que docteurs et professeurs avaient vu juste : nous suivions avec angoisse le progrès que faisait le mal ; la malade dépérissait à vue d'œil ; l'issue fatale paraissait bien devoir se produire à la date fatidique de trois mois.

Néanmoins, nos prières assaillaient toujours le même Trône de la grâce ; et, dans son amour infini, Dieu répondit favorablement à nos nombreuses et ferventes prières : Au moment où nous nous y attendions le moins, et à la grande stupéfaction des docteurs, un mieux se produisit, la malade, dont la faiblesse était à sa limite extrême, reprit insensiblement des forces. Quinze mois plus tard, elle était en mesure de partir pour la France afin d'y faire un séjour de deux ans environ dans un sanatorium situé à plus de mille mètres d'altitude.

A l'issue cette période, son état s'étant considérablement amélioré, les docteurs l'autorisèrent à rentrer en Algérie à condition de faire un séjour d'une année en Kabylie à une altitude intermédiaire de huit cents mètres.

Entre temps j'avais rendu plusieurs visites à ma femme, ainsi qu'à notre chère petite Evelyne, qui se développait normalement, grâce aux soins dévoués de sa « Mémé » et d'autres membres de ma famille. D'autre part, deux femmes missionnaires visitaient fréquemment la famille s'occupant particulièrement d'Evelyne, qui « grandissait en stature et en

sagesse, devant les hommes et devant le Seigneur », qu'elle aimait de tout son petit cœur d'enfant.

Pendant cette période la maman fut presque totalement privée de la présence de son enfant ; mais la fin du « cauchemar » approchait : le docteur traitant autorisa le retour de ma femme à la maison vers la fin de l'été (nous étions en Juin), toutefois, il nous fallait quitter Alger dont le climat humide était défavorable à son état. Je demandais et obtins ma mutation à Constantine, où nous pensions reconstituer notre foyer en Octobre.

Un jour, alors que j'étais encore à Alger, je reçus la visite de ma femme (la maison de repos où elle se trouvait était à 150 kilomètres d'Alger). Nous devons passer quelques jours ensemble, mais elle devait ensuite retourner en Kabylie jusqu'à la fin de l'été. A la suite de quoi nous nous rendrions tous les trois à Constantine.

Tels étaient nos projets et nous, qui avons vécu ce drame qui dura un peu plus de quatre ans, ces perspectives nous réjouissaient d'avance !
Mais « LES VOIES DE DIEU NE SONT PAS NOS VOIES » !

Le lendemain de son arrivée, ce devait être le 22 Juin, je reçus une communication téléphonique de Djidjelli, me demandant de venir de toute urgence, notre petite fille étant gravement malade.

A notre arrivée elle nous reconnut tout juste : « Bonjour maman, bonjour papa », nous dit-elle. Mais nous comprîmes de suite avec douleur que sa fin semblait proche.

Pourtant, et cela nous l'avons compris plus tard, elle avait encore une mission à remplir.

Relatons cet incident qui se produisit quelques jours auparavant. Evelyne se trouvait à Texenna avec ses grands-parents, qui y passaient l'été. Après avoir joué avec entrain tout l'après-midi avec un petit camarade, elle rentra précipitamment dans la maison et dit : « MEME, JE VAIS MOURIR » Sa grand'mère fut effrayée par de telles paroles dans la bouche d'un enfant qui n'avait pas encore cinq ans et qui, par conséquent, ne pouvait avoir aucune notion de la mort : « Voyons, Evelyne, lui dit-elle très troublée, il ne faut pas parler ainsi. « OUI, reprit l'enfant, JE M'EN VAIS AVEC LE SEIGNEUR. »

Je n'entrerai pas dans les détails : Comme l'enfant se plaignait d'avoir mal à une oreille, on la conduisit à Djidjelli où habitait la famille et où se trouvait également le docteur, qui rapidement consulté ne cacha pas la gravité du mal. Cependant ce docteur qui, avec l'aide de Dieu avait, en quelque sorte, guéri sa mère, ne put déceler à temps une simple otite, qui dégénéra rapidement en méningite !

Une des missionnaires passait les nuits auprès d'elle et peu avant notre arrivée, Evelyne, s'éveillant brusquement lui dit :

« OH, JE VOIS LE ROI ; C'EST MON ROI QUI VIENT ME CHERCHER. »

« Oui, chérie, lui répondit la missionnaire, c'est le Seigneur qui vient te prendre avec Lui. » Puis l'enfant se rendormit.

Dès notre arrivée, ma femme et moi passions presque tout notre temps auprès d'elle. La nuit, la maman devant encore surveiller sa santé, je restais avec l'enfant, ainsi que la missionnaire.

Or, une nuit, la jeune malade se trouvait très agitée. Elle souffrait atrocement car le mal avait provoqué des ravages ; tout un côté était déjà paralysé ; son petit corps flasque était, par instant, saisi de contractions violentes, occasionnées par de terribles souffrances...

Je priais en silence, demandant à Dieu d'atténuer ou d'abrèger ces souffrances. J'essayais de la calmer, la berçant tout doucement et, à cet effet, je chantonais (sans prononcer de paroles), un cantique bien connu des enfants des Ecoles du Dimanche de ce temps-là :

« LE SEIGNEUR M'AIME, BONHEUR SUPREME... »

A notre grand étonnement, Evelyne, qui gardait continuellement les yeux fermés et ne parlait plus depuis deux ou trois jours, les ouvrit tout grands, comme sortant d'un long sommeil, ou comme s'éveillant après un rêve. Ce fut pour nous de plus en plus étonnant car il se produisit un vrai bouleversement : Evelyne se mit alors à chanter ce cantique, qu'elle connaissait bien et qu'elle aimait beaucoup.

Tout d'abord, ses paroles n'étaient pas très nettes, sa mâchoire étant ankylosée, mais, au fur et à mesure qu'elle chantait sa voix prit plus d'assurance :

LE SEIGNEUR M'AIME :
BONHEUR SUPREME.
LE SEIGNEUR M'AIME :
IL EST AMOUR.

Et le refrain fut un vrai chant de triomphe, chanté avec une netteté, une puissance et une conviction remarquables :

JE REDIRAI TOUJOURS :
LE SEIGNEUR M'AIME.
LE SEIGNEUR M'AIME :
IL EST AMOUR.

Ce furent là ses dernières paroles. En effet, le lendemain, sa petite âme pure s'envola vers le séjour des bienheureux, vers son Roi qu'elle aimait et qui l'aimait tant.

Il m'est impossible de décrire mon état d'âme après cette scène bouleversante : La missionnaire avait un sourire angélique. Quant à moi, j'étais pantelant et ébranlé, à tel point que je ne faisais que pleurer. Néanmoins, presque aussitôt après, je ressentis un profond apaisement dans mon cœur brisé : L'attitude surnaturelle de notre petite Evelyne, ses paroles extraordinaires pour un enfant de son âge, nous démontraient clairement que, si Dieu nous reprenait notre petite fille bien-aimée, Il voulait, par sa mort, nous faire lever les yeux, avec plus de foi et d'assurance, vers la Patrie Céleste, où, comme le dit celui qui présida ses obsèques, « nous avons, désormais, un trésor de plus qui nous y attendait. »

oooooooooooo

Il est sans doute paradoxal de dire que le départ pour la Patrie Céleste d'un être très cher puisse être un moyen de bénédiction. Je crois pourtant pouvoir affirmer que ce fut le cas pour ma chère femme et pour moi-même.

Bien entendu, pendant de longs mois, après notre installation à Constantine (sans notre petit trésor), il nous fut impossible même de prononcer le nom de la fillette. Je crois que les papas et les mamans qui liront ces lignes comprendront, et en particulier ceux qui ont perdu un de

leurs chers petits. Notre cœur saignait (il saigne encore après de longues années), mais Dieu nous soutint et insensiblement, le calme et SA paix revinrent dans nos cœurs meurtris.

Nous avons compris que, puisque nous n'avions plus d'enfant, Dieu nous appelait à nous occuper de ceux des autres.

Dès lors ma femme s'intéressa beaucoup aux enfants : à ceux de nos parents, de nos amis, et en particulier à ceux de l'Ecole du Dimanche de l'église que nous fréquentions, les recevant parfois dans notre foyer, organisant des jeux et des promenades, toujours accompagnés d'un goûter préparé avec amour. Je fus moi-même cette année-là, moniteur de l'Ecole du Dimanche, dont j'assurai la responsabilité durant de nombreuses années.

Ainsi, par la grâce et avec l'aide de Dieu, il nous a été permis d'apporter notre humble témoignage, parmi ces jeunes, que nous aimions beaucoup, ainsi qu'auprès des plus grands.

Actuellement je suis resté seul, mon épouse ayant, à son tour, rejoint notre fille Evelyne dans la Patrie céleste.... J'aime, parfois, évoquer un tableau qui m'est cher : « Tout serait si différent pour moi si j'avais ma fille, et, sans doute, des petits enfants autour de moi... »

Mais je bénis Dieu car je suis bien entouré par ma chère famille, de bons amis et des frères en la foi. Oui, malgré tout, j'ai de nombreuses raisons de Le louer, car Il ne m'a jamais abandonné. Et si, parfois, je suis un peu triste ou découragé, je pense, comme tout à nouveau, aux promesses du Seigneur, à Sa fidélité et à Son immense amour.

Je me remémore aussi le départ « glorieux » de ma chère petite Evelyne, que sa maman a déjà rejoint là-haut, aux enseignements que Dieu a voulu nous donner par sa mort, et je ne puis que dire :

« Béni sois-Tu, Seigneur pour Ta grâce envers moi ; même si je ne comprends pas toujours le « pourquoi » de Tes décisions, je sais que Ta volonté est la bonne. Merci de nous avoir préparé une place auprès de Toi où il n'y aura plus de séparation, plus de souffrances, plus de pleurs, mais la joie et la paix éternelles, avec tous ceux que Tu as déjà recueillis auprès de Toi. »

C'est au travers de ces pensées que Dieu me soutient.
Mon Sauveur me réconforte et m'accorde Sa joie.

Que ceux qui liront ce témoignage soient assurés que le Seigneur ne manquera pas, dans Son Amour et Sa fidélité, de leur accorder Ses grâces abondantes, quelles que soient les circonstances qu'ils pourraient traverser.

oooooooooooo

Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus Christ, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos afflictions, afin que, par la consolation dont nous sommes l'objet de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans quelque affliction!

Car, de même que les souffrances de Christ abondent en nous, de même notre consolation abonde par Christ.

Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut; si nous sommes consolés, c'est pour votre consolation, qui se réalise par la patience à supporter les mêmes souffrances que nous endurons.

- 2 Corinthiens 1, versets 3 à 6

oooooooooooo

Jean POQUET

Bordeaux - Novembre 1964